

Les esprits animaux

Pierre Ouellet

Numéro 13, automne 2007

La littérature et l'animalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2007). Les esprits animaux. *Contre-jour*, (13), 93–98.

Les esprits animaux

Pierre Ouellet

On n'est pas seul. Même solitaire. Même isolé ou esseulé. Je est un hôte... comme un organisme est l'hôte d'un virus, d'un parasite, d'une maladie. Chacun couve quelque chose d'autre que soi, qui le menace de l'intérieur. Mais il le couvre et le recouvre aussi, mettant sa tête et tout son cœur, son âme et son esprit dans le sable où il étouffe, enterre, refoule ses instincts les plus puissants. Ego est à jamais hanté, non par des spectres ou des fantômes, quelque fantasma, de vieux souvenirs, de mauvais rêves, quelques idées, mais par ces milliers d'« esprits animaux » que René Descartes voyait dans nos humeurs et notre bile, hurlant et glapissant en chœur dans la douleur ou dans la joie que l'on éprouve comme une horde de loups lâchée sur soi, une meute aux abois. On est habité, littéralement. Habitat humain d'un millier de bêtes : la niche d'un chien, le nid d'un aigle, le terrier de chair et d'os d'une taupe aveugle qui est dans ses veines et ses artères, tirant chacun de ses nerfs comme les fils secrets par lesquels l'on serait mu, ému.

L'ego cogito est plein d'egos animaux plus ou moins domestiqués, très souvent ensauvagés, qui le meuvent et qui l'émeuvent, bien davantage qu'il ne peut le faire par ses propres moyens. Nous avons besoin de nos animaux de compagnie, au plus intime de notre corps et de notre âme : ils nous accompagnent partout dans nos passions, nos peines et nos

joies, nos peurs et nos désirs, jusque dans la mémoire et l'imagination où prennent leur source nos idées les plus complexes. Notre moteur premier n'est pas un « je suis » ni un « je pense », comme le supposent les grands penseurs de la conscience, mais cette *meute* secrète au plus profond de nous — notre véritable *motus*, notre premier motif, notre vraie motivation, comme le suggère son étymon *movita*, de *movere*, « mouvoir », « émouvoir ». L'ego est un chien courant, le cogito une chasse à courre. Une vénerie, une fauconnerie. On vit à courre, on pense à courre, poursuivant une proie qui s'échappe dans tous les sens, comme l'objet de ses désirs et de ses pensées fuyant devant soi aussi rapidement que le lièvre entre les pattes d'un chien. On ne vit pas, on ne pense à rien : on poursuit quelque chose, sa propre vie, ses propres pensées, et on appelle cette course une quête ou une enquête, quand toutes ses forces paraissent tendues à rompre comme une bande de chiens enragés ou enfiévrés par leur ruée vers la curée.

L'animal est le moteur de l'homme, qui ne carbure qu'à ses humeurs. Ces milliers d'animalcules qui sont dans son sang et ses hormones, sa peau et ses organes dans quoi ils mordent et qu'ils dévorent de l'intérieur, comme la peur au ventre, le désir aux tripes. Ils le tenaillent et le tiraillent comme la faim et le besoin, même d'idées, même de pensées, en un milliers d'excitations de tous ses nerfs et de ses neurones, d'impulsions vives au creux de ses veines et de ses artères. Débusquer, dépister, rabattre, relancer, rembusquer, voilà les véritables mouvements de l'homme mu et ému par ses esprits et ses humeurs les plus enfouis, terrés en lui comme autant de bêtes prêtes à sauter sur n'importe quelle proie, même un fantasma ou une pensée, un vieux souvenir, l'objet d'un rêve, les pires chimères.

Tout est proie devant soi, dès lors qu'on ouvre la bouche et montre les crocs, se fait les dents sur tout ce qui bouge, avale la vie par les deux bouts, mord dans le monde avec glotonnerie. Mon esprit salive à la simple vue de ce qui fuit devant lui, contre quoi il lance sa traque et sa battue. Il n'est jamais en paix, toujours en appétit : des gueules ouvertes, des becs tendus, des groins renifleurs, des hures en sueur sont dans son ventre et dans sa gorge, lui montent aux lèvres et à la tête pour qu'elles s'ouvrent plus grandes encore en un vrai cri ou une véritable idée. Vivre et penser sont une voracité. Omnivore comme les rapaces, l'esprit de l'homme finit par se dévorer de part en part, en proie à son propre instinct, qui lui

commande d'éliminer la bête qu'il incarne pourtant dans toute sa force, dernier trophée bientôt écharné, dépiauté, éviscéré.

L'homme finit par engloutir, engouffrer et digérer l'animal en lui, qu'il repousse dans les régions les plus reculées de son âme, les jungles, les déserts et les toundras qu'il ne visite jamais, de peur, sans doute, de tomber nez à nez, museau contre museau, panache contre panache sur une bête plus féroce que lui, qui risque de le dévorer à son tour, de l'exterminer. L'homme chasse en lui ses plus fidèles chiens de chasse, qu'il n'a pas su dompter, et tout le menu gibier qu'ils ne cessent de débusquer dans ses pensées. Il s'est hominisé, débêtifé. Il se dresse contre lui-même et se redresse : il fait coucher les chiens et les loups dans la niche secrète de ses pensées les plus insensées, où il loge aussi les fous et les forcenés. Il s'élève contre l'indomptable, qu'il rabaisse au plus bas, foule aux pieds, refoule en lui... sous lui. Il sera seul à marcher droit, la tête haute, les bras et les mains libres pour repousser, bousculer, étrangler.

Il s'est mis debout, son front s'est développé, sa mâchoire s'est rétractée : il a perdu des poils, des plumes et des écailles. Ses griffes, ses cornes, ses serres seront vite tombées, devenues inoffensives. Il a les ongles rongés, coupés courts, polis, limés, manucurés. Il a perdu ses dents, perdu sa langue, qui n'est plus pour lui qu'un simple organe de locution. Il s'est fait peu à peu à son humanité, cette « grosse tête » que le vivant attrape, perdant son sens de l'humilité : l'humain rampait avec les espèces, voilà qu'il les piétine, les regarde de haut, ne les voit plus. Des animalcules, ai-je dit, si minuscules, si microscopiques qu'il ne les reconnaît pas, sinon sous leur forme virale ou bactérienne, infectieuse : un mal qui le ronge... tel un désir inassouvi, un remords insurmontable, une maladie chronique, dont il ne peut se débarrasser qu'en les refoulant dans son inconscient déjà peuplé de larves et de lémures, de fossiles et autres survivances, oubliés dans le fond de ses rêves les plus cauchemardesques.

*

Si « l'homme est la maladie mortelle de l'animal », comme le croyait Alexandre Kojève, il se pourrait bien que l'animal soit l'ultime moyen de guérison d'une humanité atteinte de son propre mal : la pandémie du Sens et de la Raison... qui nous sépare des autres espèces, nous isole du monde,

nous tient reclus dans nos léproseries, nos lazarets, qu'on se représente comme des éden, des paradis, des retraites dorées, des refuges contre le temps, l'histoire, sa jungle et son maquis.

L'animal est moins pauvre en monde que nous, n'en déplaie à Heidegger. Le monde ne lui appartient pas, comme nous croyons que c'est le cas pour nous, les possédants, les possessifs, les propriétaires de tout, mais il appartient au monde pleinement, de fait plus que de droit. Il est au monde intégralement, alors que nous ne sommes qu'à nous. Et encore : savons-nous vraiment à qui nous sommes... en cette époque où nous ne nous appartenons plus ? L'animal est consubstantiel à l'être et à l'étant, dont il est la plus grande richesse. Il est riche de lui, de tout ce qui est. Alors que nous sommes pauvres en tout, pauvres de nous, appauvris davantage par tout ce que nous ne cessons de dilapider, prodigues en œuvres de destruction, en grandes entreprises de démolition. L'animal incarne, bien plus qu'il ne possède, le monde dans lequel il vit. Il ne cherche pas à s'enrichir de tout ce qui appauvrit l'être en contrepartie, ruine le réel, paupérise la vie : il prend, il donne, prédateur et proie dans le même moment.

L'animal épouse le monde. Pour le meilleur et pour le pire. Il ne s'en sépare jamais. Une union libre, à perpétuité. Il va sans cesse dans le sens des choses : de la terre qui tourne, des heures et des saisons. Sans recul, sans détour. Des fiançailles avec l'espace, des noces avec le temps. Il fête l'air, la mer, la terre dans le battement de ses ailes, de ses nageoires, le bond de ses pattes : ses membres ont des gestes d'embrassement et d'enlacement du monde que nos bras d'homme n'arrivent à étreindre que pour l'étouffer.

Dans les moments où je ne suis plus tout à fait un homme, où je me laisse aller à cette inhumanité de mon propre corps fondu au monde comme les grands fauves glissent dans les herbes, les caïmans entre les eaux, les grands rapaces sur le vent d'ouest, je me plais à revivre avec nostalgie ces épousailles de chair à chair, cet accouplement perpétuel de l'être avec lui-même qui ressemble tantôt à un combat, tantôt à une caresse, toujours à un corps à corps. Je flatte l'animal en moi, pour qu'il ronronne et grogne, mugisse, rugisse. Je le caresse sur la peau d'une femme pour que miaule en elle l'amour que je lui porte. Et c'est le monde au grand complet qui se déploie entre mes doigts, dans le creux de mes paumes : j'embrasse

ce qui m'échappe, l'horizon, le vent, le ciel, comme le regard du tigre embrasse l'antilope qui fuit, celui de l'aigle le lièvre qu'il surveille de haut, les grands requins le fond des mers.

Toute bête est en perte de monde, toutefois, depuis qu'on le lui prend, le lui enlève de la bouche, des griffes, des serres. L'animal est en deuil et nous écoutons, la nuit, ses plaintes, ses pleurs. Dans le sommeil le plus lourd, d'où les rêves ramènent à nous l'à jamais perdu, nos aboiements les plus archaïques, notre babil natal parmi les loups. La littérature qu'on invente à l'état de veille pour rendre compte de ce cauchemar, qui nous tient sur le qui-vive jusque dans l'espace de coma prolongé où l'on est tombé, recueille en mots et en silences ce tintamarre des animaux pleurant en chœur le monde terrestre qui peu à peu s'est retiré, après les dieux, le temps, le ciel, le sol lui-même sous nos deux pieds. La poésie, comme le désir à l'état brut, comme la peine à l'état pur, est l'empreinte en nous et dans la langue où nous beuglons, meuglons, piaillons, du dernier pas des bêtes sauvages avant que la terre ne tremble pour la dernière fois. Elle est le recueil des derniers cris de l'animal avant que la stupeur sans nom qui le frappe devant l'absence de monde où il est condamné à rôder sans cesse ne le laisse bouche bée.

L'animal triste qu'est l'homme après l'illusoire satisfaction de ses désirs les plus crus rappelle avec force l'inconsolable mélancolie des animaux devant ce monde qui les abandonne et leur tourne le dos... depuis que l'une des espèces les plus menaçantes qui soient, j'ai nommé la race humaine, aura dénié avec mépris son appartenance zoologique à l'être, à l'autre et à elle-même pour se tourner de son côté, s'endormir dans son propre rêve, oublieuse de tout, du ciel et de la terre, ou pour fumer en solitaire, les yeux fixant le plafond, une interminable cigarette qui va bientôt lui brûler les doigts, après le cœur et les poumons. Lui brûler la cervelle d'une même bouffée : une bouffée de cendre sur de la braise. L'haleine de l'âne, du bœuf, sur le berceau des hommes... tombée en cendres sur de la cendre. L'ultime soupir d'une espèce en voie d'extinction, mourant dans son propre lit, le dos tourné au monde qui s'en va seul de son côté, emportant dans son arche à la dérive la totalité des espèces animales sauf l'homme.



Nicolas Houde